

SB-Livres !

Mensuel
n°17 / 15 juin 2008

Pieter
ASPE

Tonino
BENACQUISTA

John
CHEEVER

Abha
DAWESAR

Mo
HAYDER

Nancy
HUSTON

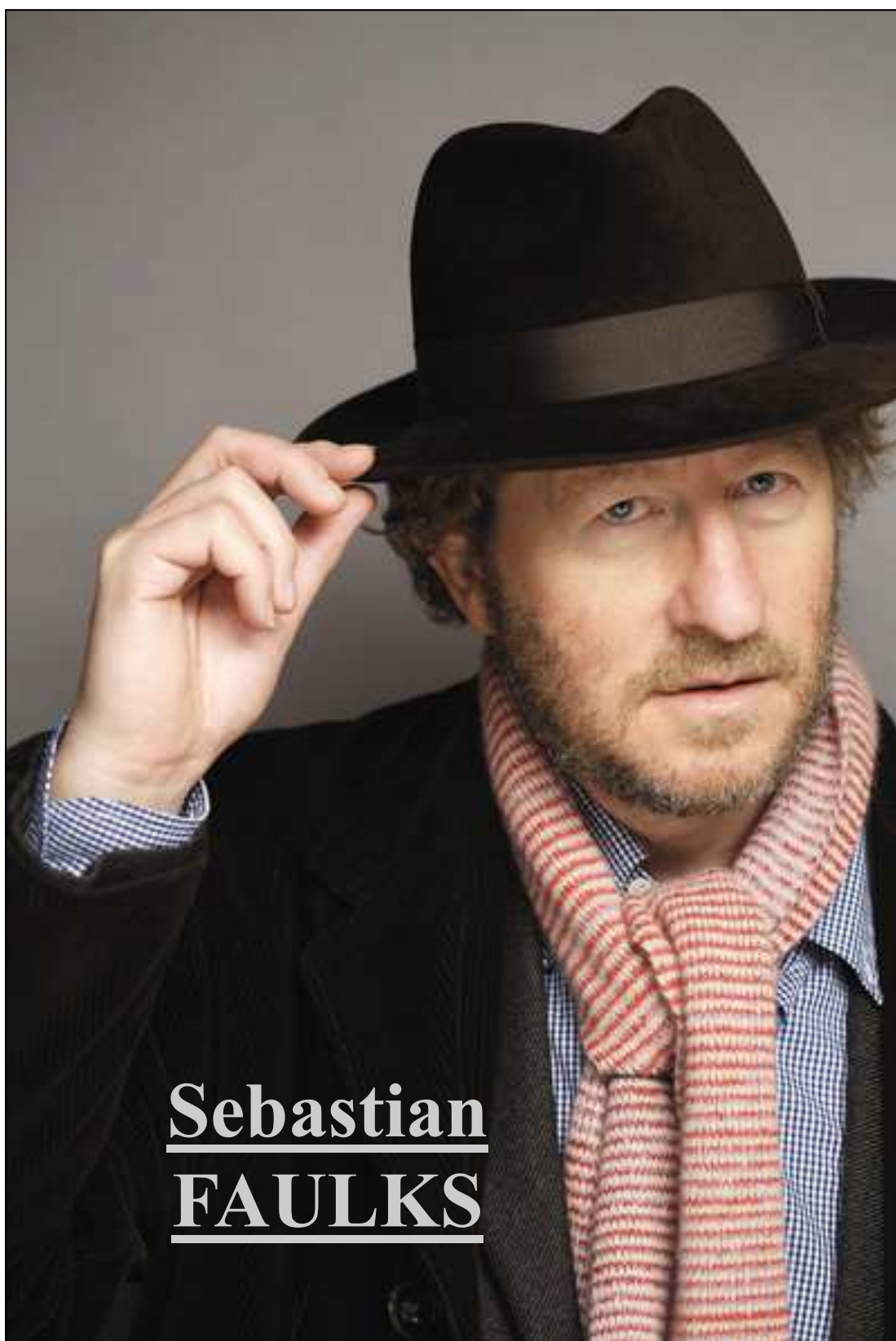
Jean-Claude
PERRIER

Lolita
PILLE

Annie
PROULX

PULSATILLA

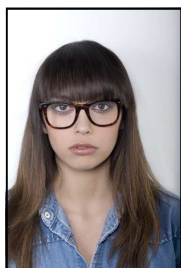
Jean
ROUAUD



Sebastian
FAULKES

Sommaire– n°16 / 15 mai 2008

Ça se dit: Déjà la rentrée de septembre 2008. Christine ANGOT. Catherine MILLET	4
L'événement: Sebastian FAULKS - « Le diable l'emporte »	5
Les romans: Lolita PILLE, Tonino BENACQUISTA, Nancy HUSTON, Jean-Claude PERRIER, Jean ROUAUD	7
L'ailleurs: Pieter ASPE, Mo HAYDER, PULSATILLA, John CHEEVER, Annie PROULX	14
Les lettres du monde: P. COELHO, M B JONES, C. ROCHE, D. THU HUONG	19
Le coup de cœur: Abha DAWESAR - « Dernier été à Paris »	20

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°15

(15 avril 2008):

-l'événement: Alexandre Jardin

-les romans: P. Roze, D. Picouly,
B. Fontaine, D. Franck, A. Casas
Ros, V. Tong Cuong

-l'ailleurs: J. Littell, S. Larsson,

L. Etxebarria, J. Haskell

-les lettres du monde

-le coup de cœur: A. Ventura

C'est écrit...

« Ou quelqu'un qui n'est pas né au Japon, ni ne connaît la langue, mais décide de but en blanc de devenir un écrivain japonais? Je dois me le rentrer dans la tête: je suis un écrivain japonais. Du moment que je ne sois pas cet écrivain nu qui pénètre dans la forêt des phrases avec un simple couteau de cuisine ».

Dany Laferrière. « Je suis un écrivain japonais » (Grasset)

« Au bout de quelques jours, j'étais exsangue, vidé. J'avais dû réciter des tonnes de propositions positives, me livrer à d'interminables jeux de rôle où- le pire du pire- j'avais dû mimer successivement l'Enfant espiègle, le Père Génial et Joe, l'ami malin, celui qui fait boum quand on lui claque dans le dos.

« -Alors, papa, m'a demandé ma fille le jour des visite- car comme les bagnards nous avons droit à un jour de visite par semaine-, tout se passe bien? Pas trop la prise de tête? »

Vincent Ravalec. « 15 ans et demi » (Flammarion)



**Prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 juillet 2008**

Crédits photos: Arnaud Février (p.1, 6, 15, 20). Deborah Feingold (p.5).
Gérard Giaume / H & K (p.7). Jacques Sassier (p.9). John Foley / Opale (p. 10).
Francesca Mantovani (p. 11). Catherine Hélie (p. 12). Koen Broos (p.14).
Guido Fuà (p.16). Jerry Bauer (p.18).

Ça se dit...

Déjà la rentrée de septembre... D'abord, le match Angot vs. Millet (voir ci-contre). Et puis, le grand secret chez Flammarion— un livre dont personne ne sait rien si ce n'est qu'il est écrit par deux auteurs et qu'il sort fin septembre. L'éditrice Teresa Cremini y croit tellement qu'elle a prévu une mise en place phénoménale... sans révéler aux libraires le contenu dudit livre! Parmi les livres annoncés, on attend avec une belle impatience *Un chasseur de lion* d'**Olivier Rolin**, annoncé au Seuil.



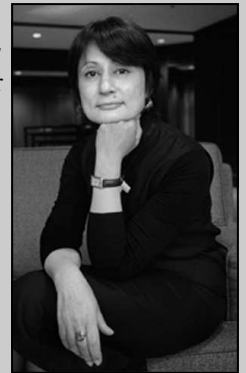
<**Karine Tuil** qu'on suit avec la plus grande affection,

revient chez Grasset après le très réussi *Douce France*, elle proposera *La domination*. Toujours chez Grasset, à suivre Antoine Senanque avec *L'ami de jeunesse*. Belle rentrée également pour Albin Michel avec les nouveaux romans d'**Alice Fernery** : *Paradis conjugal* et d'**Eliette Abecassis**: *Mère et fille, un roman*. Sans oublier **Sylvie Germain**.

Et puis, côté étranger, Flammarion publie *Guerre à Harvard*- le premier livre d'un jeune (24 ans) Américain, **Nick McDonell**. Annonce de l'éditeur: « Dans la lignée d'un Bret Easton Ellis, il dresse le portrait percutant d'une jeunesse nourrie à Fox-News et aux jeux vidéo qui tente d'oublier la guerre, au risque de s'oublier elle-même ».

Christine Angot vs. Catherine Millet

Fin août, ce sera le choc des deux « sulfureuses ». Ainsi, par ordre d'entrée en scène: le 21 août, **Christine Angot** avec *Le marché des amants* au Seuil, puis le 27, **Catherine Millet** avec *Jour de souffrance* chez Flammarion. Si pour l'auteure de *La vie sexuelle de Catherine M.*, on sait seulement qu'il s'agit d'un roman sur la jalousie, on a plus d'infos sur *Le marché des amants* de Christine Angot. En effet, son éditeur le présente ainsi: « Un roman sur les frontières de l'amour. Cela se passe à Paris, de nos jours, dans une société qui a changé, qui change toujours plus vite. Une femme blanche rencontre un homme métis, Bruno. Ils n'ont a priori rien à faire ensemble. (...) C'est le nouveau territoire de l'amour ».



C'est dit...



Taslima Nasreen:
« Les femmes sont traitées comme des esclaves et des objets sexuels dans le Coran. Et comme la propriété des hommes. Nous n'avons pas à suivre les préceptes d'un texte qui a été écrit il y a 1400 ans. Nous

devrions avoir des lois modernes basées sur l'égalité entre les hommes et les femmes. (...) Je combats l'injustice. Je n'ai pas l'intention d'attaquer l'Islam. Si les femmes pouvaient être traitées également sous les lois islamiques, je n'aurais pas de problème. Je devrais avoir le droit de pouvoir exprimer mes opinions librement sur l'Islam dans un Etat musulman. Sans avoir besoin d'être une universitaire ».

(nouvelobs.com / Paris, 22 mai 2008)

Philippe Djian : « En me renvoyant le manuscrit refusé de mon premier roman, que je leur avais adressé, les éditions Gallimard avaient pris la peine de me faire une réponse longue et plutôt élogieuse, qui se terminait par ces mots: « Vous vous placez délibérément hors de la littérature ». Je Crois avoir toujours été ainsi, décalé ».

(Télérama / Paris, 28 mai 2008)

Mary Higgins Clark : « Je sais qui est le coupable, quel est le mobile, mais les personnages sont capables de saisir l'histoire, de faire des choses que je n'attendais pas nécessairement. Quand ils prennent toute leur dimension, devenant des êtres après lesquels je cours, écrire est amusant (...)

« En tant que lecteur, on doit être capable de reconnaître qui parle au bout de quelques chapitres. Un peu comme quand quelqu'un vous téléphone : dès qu'il dit « bonjour », vous savez qui c'est. Je pense avoir une assez bonne oreille pour les dialogues, pour la façon dont les personnages s'expriment les uns avec les autres ».

(La Libre Belgique / Bruxelles, 11 juin 2008)

Sebastian FAULKS : « Le diable l'emporte »



Il y eut l'opération commando à Londres pour le lancement de la nouvelle aventure de James Bond. Pour la version française, rien de semblable- juste une mise en place « poids lourd » en librairie le 4 juin dernier avec pas moins de 400 000 exemplaires de *Le diable l'emporte*, qui paraît cette année pour célébrer le centenaire de la naissance de Ian Fleming, le « père » créateur de Bond, 007, l'agent secret le plus célèbre du monde.

Pour écrire cette 23ème aventure de James Bond, l'auteur, Sebastian Faulks, a été choisi

La nouvelle aventure de « 007 » : Le diable l'emporte, est en librairie. L'auteur, Sebastian Faulks, prouve qu'il est le digne héritier de Ian Fleming, le « père » créateur de l'agent secret le plus célèbre du monde

par les héritiers de Ian Fleming- et Penguin, l'éditeur britannique, a accepté de casser sa tirelire pour l'occasion. Dans ce genre d'affaires, généralement, on sort fort déçu- business et dollars imposant leurs règles, se jouant des valeurs de qualité littéraire. Mais, là avec Sebastian Faulks, on n'évolue pas dans le même registre- à 55 ans, le Londonien est un brillant auteur, reconnu pour des textes hautement estimables comme *Birdsong*, *Charlotte Gray* ou encore *L'empreinte de l'homme* en ce début 2008. Et après avoir accepté la proposition des

Suite page 6 .../...

L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

héritiers Fleming, il a dévoré le livre du créateur de James Bond, *How to Write a Thriller ?* (en VF, « Comment écrire un thriller ? »). Faulks : « Dans ce livre, Fleming donne toutes les recettes. Il m'a suffi de faire mon boulot sérieusement ! » Et d'ajouter, évoquant la méthodologie : « Fleming s'installait toujours dans sa maison de la Jamaïque, Goldeneye, pour écrire. Le matin, il écrivait mille mots. Ensuite, la piscine et martini. Il déjeunait, et écrivait à nouveau mille mots, retournait plonger, puis engloutissait un autre martini en fin de journée. Ce rythme m'a plu, mais j'ai beaucoup moins plongé et bu de martinis que lui ! »

Contrairement à ses prédécesseurs (Kingsley Amis, John Gardner ou Raymond Benson) qui avaient tenté de perpétuer la légende après la mort en 1964 de Fleming, Faulks a pris le parti, dans *Le diable l'emporte*, de ne pas inventer une nouvelle aventure. Il a préféré imaginer ce qui pourrait être une suite à *Octopussy*, le quatorzième et ultime James Bond écrit par Ian Fleming et paru en 1966.

Donc, nous sommes en 1967 et on ouvre l'histoire en banlieue parisienne, à Sarcelles, avec Yousouf Hashim puis à Paris, place des Vosges où l'agent secret français René Mathis dîne avec sa maîtresse. Et c'est parti, rythme échevelé. Théâtre de *Le diable l'emporte* : l'Amérique, la France et l'Iran. Décor pour

Faulks: « J'ai voulu rendre hommage en évitant les clichés »



toile de fond, la guerre froide entre les États-Unis et l'URSS. Il y a aussi des créatures de rêve (et de cauchemar !) : Larissa Rossi, Scarlett Papava. On n'oublie pas la Bentley- somptueuse, ou encore l'Ekranoplan- un hydravion russe géant qu'on surnomme « le monstre de la Caspienne ». A tout cela, on y ajoute un trafic d'héroïne quelque part en Iran, un avion de ligne britannique qui disparaît, un match de tennis qui prend l'al-

lure d'un combat à la vie, à la mort... On y saupoudre le tout de la présence d'un criminel- le Dr Julius Gornier, génial et fou, d'origine slave : son idée fixe, anéantir l'Angleterre. Et puis, il y a encore son acolyte, Chagrin, gueule de patibulaire, crâne difforme planqué sous un képi de légionnaire... Les signes avant-coureurs d'un conflit mondial se multiplient, l'apocalypse est inévitable... Bien sûr que non ! l'agent secret est de retour, dont le seul matricule, 007, donne des frissons à ses ennemis : James Bond ne meurt jamais- et pour sauver le monde, il est bien le seul à pouvoir affronter le Diable.

Avec brio, Faulks a relevé le défi. A Londres, présentant *Le diable l'emporte*, l'écrivain britannique expliquait : « Il est facile de parodier, beaucoup moins d'imiter. J'ai, en fait, voulu rendre hommage en évitant les clichés, sans exagérer le style, les situations et les rebondissements. Tout est une question de dosage et d'équilibre ». Alors, il s'est glissé modestement dans les habits de Ian Fleming- ce qui, avec *Le Diable l'emporte*, donne un roman étourdissant par son rythme. L'on y retrouve également un James Bond, beau et maniant l'humour mais moins macho que dans la représentation qu'en fait le cinéma. Enfin, on saluera Sebastian Faulks pour les scènes de violence- c'est musclé. Et c'est bien la preuve que, cinquante ans après la parution de sa première aventure signée Ian Fleming, James Bond ne meurt jamais !

©Serge Bressan

Dans la presse

L'EXPRESS (29 mai 2008)

« Faulks ressuscite un James Bond pur jus, qui fume à chaque page, carbure au double bourbon on the rocks, roule en Bentley Continental, taquine une Miss Money Penny en tailleur pied-de-poule, retrouve Felix Leiter, son ami de la CIA, et, bien sûr, ne résiste pas au charme d'une jolie femme. Sebastian Faulks a si bien étudié le « dossier » qu'il rappelle avec précision les antécédents de son héros (...). Cette version très old school est plutôt réussie ».



>A lire :

Le diable l'emporte,
de Sebastian Faulks
d'après Ian Fleming.
Traduit par Pierre Ménard.
Flammarion, 368 pages, 18 €.

Lolita PILLE : « Crépuscule Ville »

Lors d'un récent passage dans un show télé nocturne, elle est allée de son conseil- pour le moins surprenant : « N'achetez pas cette merde ! » Auparavant, à trois reprises dans la même phrase, elle avait utilisé le mot « foireux » pour qualifier *Crépuscule Ville*, son troisième et nouveau roman... Et les chroniqueurs de ladite émission télé, de se gondoler. A eux qui ne se complaisent que dans le dézinguage (souvent primaire et gratuit), Lolita Pille évitait l'exercice » convenu. Certains ont pu y voir une forme de « suicide » artistique et littéraire ; d'autres ont décelé une autocritique assaisonnée d'une pointe de stratégie marketing... et avouent de ne pas être surpris.

Parce que Lolita Pille, on la connaît depuis son premier roman, *Hell*, paru en 2003. Phénomène de littérature, nouveau prodige de la chose écrite, petite Parisienne riche et prétentieuse... bref, pour sa première apparition, Lolita Pille faisait débat. Et ça continue aujourd'hui avec *Crépuscule Ville*.

A 26 ans et après quatre ans de souffrance pour écrire ce troisième roman, elle explique : « Ce que je raconte dans ce livre (sans revendication, simple constat), c'est que les excès de nos sociétés capitalistes, libérales et spectaculaires ramènent de façon inquiétante aux mêmes points. Par exemple : les codes physiques de la publicité et du nazisme sont manifestement jumeaux :



La jeune auteure française signe, avec *Crépuscule Ville*, un polar futuriste, d'anticipation foisonnant avec références à *Matrix* et *Dark City*. Mais une fois encore, certains vont trouver à redire sur un roman qu'elle présente comme « foireux »

Suite page 8.../...

LES ROMANS

.../... Suite de la page 7

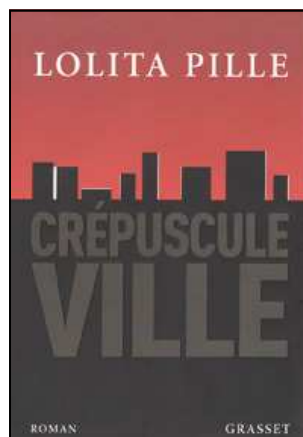
santé, jeunesse, beauté, force et blondeur. Plus besoin de nazis ou de klanistes, si les Noirs se blanchissent volontairement la peau et que les obèses s'enterrent vivants par peur du regard dominant... » Oui, Lolita Pille fait débat. Là encore, avec ce *Crépuscule Ville*, on flotte entre le factice et la réflexion. Entre le bling bling et le profond, le clinquant et l'intense... Où est la jeune auteure, dans tout ça ? Et si en fait, ça n'avait pas la moindre importance...

On ouvre *Crépuscule Ville*- il est dédié « A mon père », démarre avec une citation d'Hermann Melville, extraite de *Moby Dick* : « Quand je me sens des plis amers autour de la bouche, quand mon âme est un bruineux et dégoulinant novembre (...), je comprends qu'il est temps pour moi de prendre le large. Ça remplace pour moi le suicide ». Et c'est parti pour un polar futuriste, d'anticipation. Ça va foisonner pendant près de quatre cents pages- certains ne manqueront pas de dire que Lolita Pille ne sait pas où elle va, qu'elle ne parvient pas à tenir son récit... Ils devront quand même reconnaître qu'avec ce texte ambitieux, elle a réussi à se débarrasser de sa panoplie de jeune petite fille riche ! Donc, direction Clair-Monde ! On ne sait trop où cette ville, cet univers se situe- on est dans un futur proche. Le ciel est chargé de nuages épais et de brumes... Ça a des airs d'une ville idéale avec des citoyens à qui est interdit, pour leur bien (évidemment !), tout ce qui pourrait faire du mal. Des implants bancaires sous l'épiderme pour contrôler les dépenses... Une brigade d'intervention contre le suicide pour surveiller les accès dépressifs... Les êtres qui vous plaisent sexuellement apparaissent sur un écran-traceur à portée de main... Des drogues en vente libre... Et le droit au lifting et à la quasi-éternité. Bref ! rien que du bonheur. Toutefois, existe aussi le droit de ne pas être heureux- et là, plusieurs possibilités : la vie en périphérie de la cité, la mort bancaire, les junkies, les obèses, les détraqués. Un slogan : « Avec Clair-Monde, le bonheur n'est plus une utopie ».

Et puis, les personnages ! Délicieux Syd Paradine- lui, c'est un flic de série B. Avec barbe de deux jours savamment entretenue, penchant certain pour l'alcool... Il mène en solo une enquête sur un suicide collectif d'obèses dans cette ville où, depuis longtemps, il n'y a plus d'aube et où domine la corruption... Délicieuse Blue- fille belle et flétrie, yeux bleu acier. Elle trimalle une bonne dose de secrets inavouables- elle est une lumineuse promesse d'amour ans un monde sans espoir...

Dans *Crépuscule Ville*, les références sont nombreuses- ainsi, le ciel noir qu'on voyait dans *Matrix* des frères Wachowski ou *Dark City* d'Alex Proyas, et Lolita Pille les distille, au long de son roman, avec intelligence et élégance. Sans jamais insister. D'une écriture travaillée et barrée juste ce qu'il faut, elle peut donner- pour les tatillons de la chose littéraire, la sensation de s'essouffler, passée la moitié du roman. Décidément, avec Lolita Pille, ça fait toujours débat !

©Serge Bressan



>A lire :
Crépuscule Ville,
de Lolita Pille.
Grasset, 386 pages, 20,50 €.

« Le ciel est chargé de nuages épais et de brumes... Ça a des airs d'une ville idéale avec des citoyens à qui est interdit, pour leur bien (évidemment !), tout ce qui pourrait faire du mal ».

Sur le Net

Lu sur www.brain.magazine.com

L'écriture de *Crépuscule Ville* est étrange : on se sent flotter, perdus, on ne sait plus très bien comment ressentir les choses. Comment as-tu travaillé pour arriver à plonger le lecteur dans cet état ?

Lolita Pille : « Je suis très heureuse de cette impression de lecture que vous décrivez. Il me semble qu'en littérature, en général, la beauté intervient quand le sens vacille. C'est le cas chez Bataille par exemple, chez Shakespeare, chez Rimbaud ou même chez Ellis. Malheureusement il y a aujourd'hui, chez nombre d'écrivains et d'éditeurs, une soumission au sens, au récit, à la clarté. La nécessité de l'histoire dessèche l'écriture pure. Or ce que doit la littérature, c'est restituer des états, des impressions, des sentiments, le rêve, le souvenir, l'image de ce(ux) qu'on a perdu(s). C'est au moment où elle laisse suffisamment de liberté à son destinataire, comme par exemple la musique dont c'est la conception, qu'elle déploie réellement sa force et qu'elle emporte. L'histoire est une monnaie d'échange de l'auteur au lecteur, pour que ce dernier accepte le délire. Alors avec *Crépuscule Ville*, la difficulté était de maintenir l'équilibre. Je ne prétends pas avoir atteint ce que j'ai décrit plus haut, mais si vous me parlez de flottement, de perte et d'étrangeté, c'est un début ».

Propos recueillis par
Alexandre Stipanovich
(27 mai 2008)

Tonino BENACQUISTA : « Malavita encore »

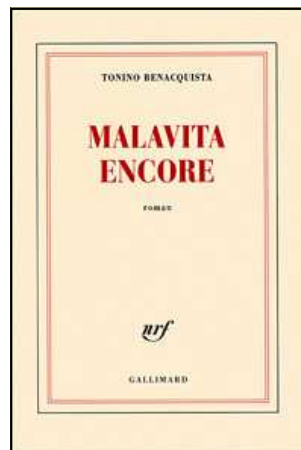
Dans Malavita encore, Tonino Benacquista poursuit les aventures d'un mafieux perdu et de sa famille. Etincelant !

En voici un qu'il va bien falloir installer au grand jour... Le mettre dans la lumière de la célébrité- parce que Tonino Benacquista, 47 ans, le mérite tout autant que d'autres qui écrivent des histoires d'apprentis-magiciens ou de consolantes. Et ce talent, il le prouve une nouvelle fois avec *Malavita encore*, suite de *Malavita*- un roman paru en 2004 et qui avait été vendu alors à plus de 100 000 exemplaires.

Premier constat : Benacquista, c'est une imagination débordante, totalement débridée, formidablement dévorante. Bien sûr, il en est encore qui le soupçonnent d'avoir joué la facilité, d'avoir été tenté par le coup marketing en imaginant et en écrivant la suite d'un livre qui a connu un joli succès éditorial. Réponse de l'auteur, par ailleurs scénariste réputé (en particulier pour son travail avec Jacques Audiard) : « Je me suis rendu compte, après *Malavita*, que j'avais plusieurs personnages. Et chacun pouvait évoluer, chacun de son côté. J'avais là des instruments et en les réunissant, ça donne un orchestre ! »

Et c'est parti... On retrouve les quatre membres de la famille Blake. Repenti de la mafia new-yorkaise, protégé par le FBI, Frederic Blake- rebaptisé Wayne, s'est installé avec les siens en France dans la Drôme. Surveillé par un « ange gardien » dépressif, il s'est mis à l'écriture- sa vie précédente lui fournit grand nombre d'anecdotes. Tout se passe tranquille pour l'ancien gangster quand, patatras, la famille Blake- Wayne est confrontée à des remises en cause existentielles... Adolescence compliquée pour les enfants, désir d'émancipation pour Maggie l'épouse fidèle... et ce Blake- Wayne (dont le vrai nom est Giovanni Manzoni, ancien patron d'un gang de la côte Est américaine et dont la tête est mise à prix par la Cosa Nostra), devenu auteur de best-sellers, qui commence à connaître les tourments de la création littéraire. Dans un récit aussi trépidant qu'étincelant, avec un égal bonheur, Tonino Benacquista manie la finesse et l'humour. On en redemande !

©Serge Bressan



>A lire :
Malavita encore,
de Tonino Benacquista.
Gallimard, 352 pages, 20 €.

Nancy HUSTON : « L'espèce fabulatrice »



Dans un essai brillant : L'espèce fabulatrice, Nancy Huston annonce allégrement que nous sommes tous des êtres de fiction



>A lire :
L'espèce fabulatrice,
de Nancy Huston.
Actes Sud, 210 pages, 18 €.

Donnée du problème : « La conscience humaine est une machine fabuleuse... et intrinsèquement fabulatrice ». Et puis, une citation de Romain Gary : « Rien n'est humain qui n'aspire à l'imaginaire ». Voilà, avec de tels mots, on peut être embarqué dans une thèse hypersavante, appuyée sur des réflexions psycho-scientifiques. Mais quand le sujet est saisi par une écrivaine comme la Canadienne de Paris Nancy Huston, là on lit *L'espèce fabulatrice*- c'est brillant, délicatement écrit, formidablement libre et abordable par le plus grand nombre. A un journal canadien, l'auteure a expliqué : « J'ai beaucoup lu sur le cerveau mais je n'ai pas voulu alourdir mon essai en rentrant dans des détails scientifiques ». De citer la lecture de *Le Nouvel Inconscient* de Lionel Naccache, neurologue à Paris. Et d'ajouter : « J'ai découvert à quel point le cerveau pouvait nous raconter des bobards. Que c'est même une partie de sa fonction de base ! » Alors, forte de son passé e romancière, Nancy Huston a poussé sa réflexion :

« A quoi ça sert d'inventer des histoires alors que la réalité est tellement incroyable ? » Poser cette question, c'est aussi s'interroger sur la fonction, la finalité, l'utilité même de l'écriture, de la littérature. Oui, pourquoi donc inventer des histoires ? Pourquoi et comment l'histoire individuelle et celle du roman se croisent-elles, se mêlent-elles, s'imbriquent-elles ? De cette exploration de la part de fiction qui inspire la vie de chacun d'entre nous, la Canadienne de Paris en arrive à la conclusion que la vie n'a pas de sens. Bien sûr, tous, on cherche inexorablement à lui en trouver un mais les vies sont comme les romans : la réalité existe, tout le reste n'est que fiction. Mieux- et Nancy Huston l'annonce avec bonheur et allégresse : nous sommes tous des êtres de fiction. Tous, qu'on le veuille ou non, membres de l'espèce fabulatrice. « Notre condition, c'est la fiction ; ce n'est pas une raison de cracher dessus, écrit-elle. A nous de la rendre intéressante »...

©Serge Bressan

Jean-Claude PERRIER : « Passage de la mère morte »



*Ce fut une enfance de haine et d'amour maternels.
C'est le sujet d'un très réussi roman de Jean-Claude Perrier*

Un nom connu et respecté dans le petit monde littéraire parisien : Jean-Claude Perrier. Il rend compte de la vie des livres dans un quotidien, dans des hebdomadaires ; il dirige également une collection consacrée à l'Inde et à sa littérature chez un éditeur parisien...

On lui connaît également un goût très fin pour la chanson (de Mylène Farmer à Indochine) et prononcé pour le cigare. Il écrit aussi des romans - dont ce tout récent *Passage de la mère morte*. Une évidence : c'est un des meilleurs textes de ce printemps 2008.

Certes, des livres sur la mère, il y en a des lignes et des rangées de bibliothèque entières mais de l'intensité comme avec ce *Passage de la mère morte*, c'est rare. Sûrement parce que Perrier sait être émouvant et distant, cruel et tendre. Parce que Perrier manie le pathétique avec une élégance suffisamment raffinée pour que la chape familiale n'écrase pas le lecteur.

« Tu me croiras si tu veux mais j'ai oublié en quelle année tu es morte. Je pour-

rais bien sûr retrouver la date exacte, ans des papiers ou quelque ancien agenda, ou procéder à des recoupements. A quoi bon ? Je ne suis pas sûr d'avoir même conservé ton acte de décès, l'unique preuve de ton existence », écrit l'auteur en ouverture de son nouveau roman.

Y aurait-il là du fils indigne, regrets et remords au vent ?

Souvenirs d'une mère insaisissable dont il ignore encore le nom, le passé, la raison pour laquelle elle l'a si mal, si peu aimé ?

Une mère synonyme de désordre, de crises... Une mère qui a disparu soudainement...

Alors, le narrateur (Perrier, bien sûr?) se réfugia auprès de son père et de ses grands-parents - là, il y connaîtra apaisement, découverte et amour de la lecture. Au fil des pages, il y a un plein (et non pas un trop plein) d'humeur vagabonde et l'omniprésence surtout d'une mère autant honnie qu'aimée.

Ça vaut bien une lettre...

©Serge Bressan



>A lire :

Passage de la mère morte, de Jean-Claude Perrier. Stock, 122 pages, 14 €.

Jean ROUAUD : « La fiancée juive »

Avec La fiancée juive, Jean Rouaud propose l'un des livres les plus aboutis du moment. Et offre, en prime, un CD sur lequel il chante un blues à la gloire de sa fiancée



Au fil du temps et depuis *Les Champs d'honneur* (prix Goncourt 1990), flotte sur la littérature francophone une « petite musique ». Immédiatement reconnaissable, identifiable : aucun doute, c'est Jean Rouaud. Chef d'orchestre qui pratique l'art du solo littéraire, il nous offre, sur un rythme soutenu et régulier, de petits bijoux- enfilage de mots, phrases, paragraphes du meilleur effet. Et une fois encore, il est au rendez-vous- en ce printemps, c'est *La fiancée juive*. Très certainement, l'un des livres les plus aboutis, les plus littéraires du moment. Tout en miroir, jamais habillé de prétention ou de suffisance. Rouaud est ainsi : un passager discret des voyages en livre, un promeneur attentif des choses de la vie- de sa vie.

« Ce serait une sorte de carte de visite en neuf volets. Elle dirait je suis celui-là

qui sanglote en regardant la mort d'un Mozart de téléfilm, ne comprenant que plus tard que cette mort en cachait une autre », prévient-il.

En quatrième de couverture, il dit encore : « Celui-là qui, cherchant à devenir écrivain, se tourne vers son enfance et retrouve un maître d'école omniscient, l'ennui des étés, les promenades du pensionnat. (...) Me voilà, c'est moi ». Décryptage d'un homme devenu écrivain avec des *Champs d'honneur*, premier roman immédiatement « goncourisé »- ça installe son homme. Certains ne sont pas jamais remis, d'autres vivent avec l'illusion d'être devenu indispensable à la littérature francophone, voire mondiale... et Rouaud, lui, passe son chemin. Ecrivain de l'exigence, de la précision, du détail. De la phrase kilométrique et toujours parfaitement construite.

Suite page 13 .../...

>A lire :
La fiancée juive,
de Jean
Rouaud.
Gallimard,
xxx pages
+ 1 CD,
xx €.



LES ROMANS

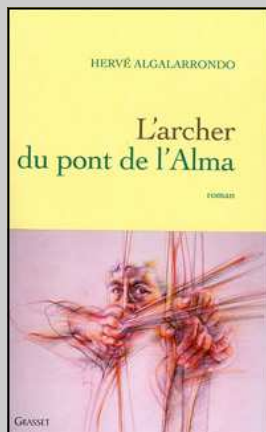
.../... Suite de la page 12

Alors, on plonge dans *La fiancée juive*, livre court en neuf séquences. Il y a donc la double mort de Mozart, l'élixir d'Anna, la station Les-Sœurs-Calvaire, la réflexion sur l'écriture d'un roman, cet instituteur de l'enfance en Basse-Bretagne, l'été en play-back empli d'en-nui, la promenade de Saint-Louis et la fiancée juive... Neuf séquences, neuf leçons d'écriture... Neuf tranches de vie pour parler de soi- et c'est bien le talent de Jean Rouaud, proposer un autobiographie sans en avoir l'air ! Certains y verraient de la rouerie, de la malignité-avec cet écrivain, c'est loin d'être le cas. Lui, à 55 ans, plus que jamais il est adepte de l'exercice de vérité. La trouver, la mettre à jour, la cerner au plus près mais toujours sobrement. Chez Rouaud, pas question de danse du ventre ou de tour de magie, ce n'est pas le genre de la maison. Dans *La fiancée juive* comme dans ses précédents textes, il pose les mots, les malaxe, les réunit en phrases solidement ancrées dans la base...

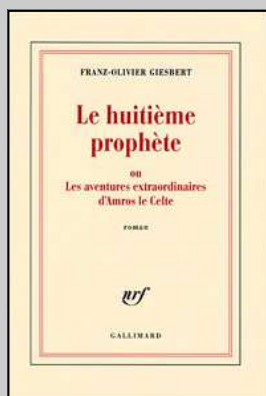
Et puis, il y a le plus de *La fiancée juive*. Un CD... On pourrait croire au gadget, penser que l'éditeur (Gallimard) s'est mis en tête, avec ce « plus produit », de venir chatouiller les majors du disque... Mais très vite, en écoutant Jean Rouaud chanter *La fiancée juive*, on saisit la démarche, on comprend l'expérience artistique avec ce blues bien gras de 11 minutes 40 secondes. Ecrire comme ça lui chante... Rouaud n'est pas un cabotin, un de ces écrivains en mal de reconnaissance et de présence dans les journaux quel qu'en soit le prix à payer- lui, il écrit aussi des chansons pour Juliette Gréco, Daniel Lavoie, Johnny Hallyday, Jean Guidoni... et aime dire et répéter qu'il a trouvé, jeune homme étudiant en fac de lettres, « l'humour, la fantaisie et l'énergie » dans les chansons de Jacques Higelin ou Brigitte Fontaine... Il dit aussi : « J'ai beaucoup travaillé l'émotion dans mes livres. Par la chanson, je pouvais la rendre brute. La voix vous rend vulnérable et vous met à nu. La Fiancée juive est un exercice de sincérité ». La sincérité est bien la plus belle des nombreuses qualités de Jean Rouaud...

©Serge Bressan

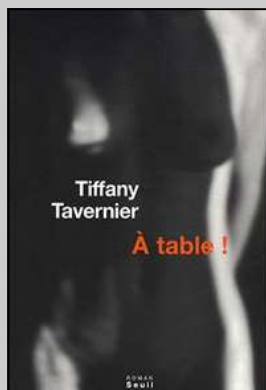
ET AUSSI...



>**L'archer du pont de l'Alma, d'Hervé Algalarrondo**
Journaliste spécialiste de la politique française, Hervé Algalarrondo est également écrivain. Son nouveau roman est joliment titré : *L'archer du pont de l'Alma*. Est-il possible qu'un corps, lassé d'obéir n'en fasse soudain qu'à sa tête ? Tel est le syndrome qui frappe le héros du livre : un jour, ses mains, ses pieds, ses bras accomplissent des gestes surprenants ; son corps lui échappe, lui donne des ordres, bouscule son destin et l'entraîne vers des aventures énigmatiques au terme desquelles il se retrouve, un arc à la main, sous le pont de l'Alma... Que s'est-il donc passé ? Pourquoi les journaux détaillent-ils le meurtre d'un inconnu dont la gorge a été transpercée par une flèche ? Le voici condamné à enquêter sur... lui-même... Roman policier à suspens, variation sur le thème de la dépossession de soi, intrigue métaphysique sur fond de fait divers, ce roman mêle brillamment les genres et les conventions...
Grasset, 242 pages, 16,90 €.



>**Le huitième prophète, de Franz-Olivier Giesbert**
Mari de la belle Aure et homme à tout faire du roi Zoris, Amros le Celte est un esprit curieux et un guerrier puissant. La destruction du royaume des Chênes noirs par d'autres barbares puis sa capture par des Grecs vont lui ouvrir le monde, à une époque où, le fait est peu connu, sept sages, philosophes ou prophètes, surgissent sur différents continents, en disant à peu près la même chose : Pythagore, Zarathoustra, Confucius, Lao-tseu, Bouddha, Zacharie, Héraclite. C'est auprès d'eux, parfois contre eux, ou malgré eux, qu'au terme d'une odyssée picaresque autant qu'intellectuelle Amros, nouveau candide, finira par comprendre qui est le huitième prophète.
Gallimard, 274 pages, 17,50 €.



>**À table, de Tiffany Tavernier**
Marie rencontre Eli, un jour banal dans un lieu banal. Plus elle l'aime, plus elle s'enfonce là où le sexe et l'attente règnent en maîtres : chair archaïque, jouissance. Cela pourrait en rester là, mais dans cette obsession - peau, Marie a décidé de tuer son amant. En cinq repas. La nuit venue, dans sa cuisine, elle plonge ses mains dans les beurrés et les pâtes. Face à la somptuosité des mets, Elié est dérouter : est-ce le goût de cette farce sublime qui rend soudain Marie plus attirante ? Ou cette façon bien à elle de l'amener plus loin qu'ils n'étaient jamais allés ensemble ? Jeux de la bouche et de la mort : Marie ira-t-elle jusqu'au bout ? Dans un récit mené au fil du couteau, Tiffany Tavernier lève, avec *À table*, un pan de l'imaginaire féminin qu'on n'a jamais fini de découvrir, entre attirance et effroi...
Seuil, 146 pages, 14,50 €.

*A découvrir
d'urgence, Le carré
de la vengeance-
le premier polar de
Pieter Aspe enfin
traduit en français*



Pieter ASPE : « Le carré de la vengeance »

Voici un livre à découvrir au plus vite. Paru originellement en 1995, il arrive seulement maintenant en version française. Treize ans après sa première édition... et pourtant, *Le carré de la vengeance* n'est pas le livre d'un auteur du fin fond de Kampuchea ou du swaziland. Non, il est écrit par l'un des plus brillants auteurs belges néerlandophones : Pieter Aspe, 55 ans, une bonne vingtaine de livres à son actif après avoir été travailleur social, agent de la police maritime, photographe ou encore concierge d'une chapelle ! Et à présent, le voilà un des maîtres du polar européen.

« Lorsque le téléphone se mit à sonner, Pieter Van In était sous la douche depuis cinq minutes seulement. Jurant intérieurement, il prit tout son temps... » Ah ! ce Van In. Vite, découvrons-le. Voilà un flic comme on ne peut que les adorer. D'abord, un foutu caractère. Ensuite, aucune notion de la hiérarchie. Et puis, un humour... Allez, on ajoute qu'il est grand amateur d'art, de cigares, de bières et de jolies « pépées », surtout quand elle s'appelle Hannelore Martens et qu'elle est substitut du procureur. Dans *Le carré de la vengeance*, l'immense Van In enquête à Bruges sur le cambriolage de Degroof, le plus grand joaillier de la ville. On découvre que les bijoux ont été fondus- et un message sur une feuille de papier : quatre mots en un carré

pour signature d'un ordre moyenâgeux, *Le Carré des Templiers*.

Avec Van In, on enquête. Et ce n'est pas de tout repos. D'autant qu'après le cambriolage, le petit-fils Degroof est kidnappé. Et les ravisseurs ne demandent pas une rançon... Non, ils veulent que le joaillier brûle en place publique sa collection de tableaux ! Evidemment, ce genre d'aventures est terriblement périlleuse pour l'auteur qui risque de plonger, à tout moment, dans le grand guignol. Mais Pieter Aspe tient bien son personnage de Van In. Ce flic anti-héros, flottant entre le cynisme et les sentiments, se promène tranquillement du côté de Hercule Poirot et San Antonio. On connaît de plus mauvaises fréquentations !

©Serge Bressan

>A lire :

Le carré de la vengeance,
de Pieter Aspe.

Traduit par
Emmanuèle Sandron.

Albin Michel,
338 pages, 18 €.



L'AILLEURS -----

Bristol, ouest de l'Angleterre. Décor éthéré et lieu de naissance du trip-hop neurasthénique magnifié par Portishead. Décor également pour *Rituel*, le nouveau polar de la Britannique Mo Hayder, découverte en 2000 avec *Birdman*. Et sa nouvelle livraison, dont le texte en VF sort en cette fin de printemps, suit *Tokyo* (2005) et *Pig Island* (2007). Mieux : *Rituel* propose une nouvelle aventure du héros de *Birdman*, le flic londonien Jack Caffery qui vient d'être muté à Bristol. Il veut y interroger un assassin fraîchement remis en liberté et transformé en vagabond qui sillonne la campagne du Somerset... Et là, à son nouveau poste, il va bosser avec le sergent « Flea » Marley, plongeuse de la po-

Mo HAYDER : « Rituel »

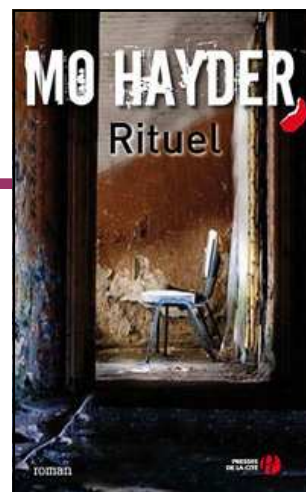
lice. Dans le port de Bristol, cette dernière a « pêché » une main humaine, tranchée net. Pis : l'autopsie révèle e l'amputation a été effectuée sur une victime encore en vie.... « Flea » et Caffery mènent l'enquête. Il y a de la plongée en eaux troubles à prévoir... avec magie noire et rituels barbares. Dans ce genre d'affaires, l'auteur est vite confronté au risque du grand guignol- et, avouons-le, à plusieurs reprises, Mo Hayder joue sur la ligne, au risque de tomber du mauvais côté. Elle se rattrape, l'essentiel du temps- mène son récit avec la quiétude d'une grande pro lancée dans un récit complexe. En effet, au fil des pages, Caffery tente toujours de trouver les raisons de la disparition de son frère et Flea est rongée par la mort de ses parents. Ils sont morts lors d'une plongée dans un gouffre sans fond en Afrique du Sud... L'enquête commune va leur permettre de s'approcher au plus près des démons qui alimentent leurs angoisses respectives. On n'oubliera pas, non plus, des personnages secondaires- mystérieux, aux motivations très obscures... Surtout dans la deuxième partie de *Rituel*, le lecteur retrouvera ce qui fait le charme et la réputation de l'auteure Mo Hayder : du suspense, des ambiances lugubres, une intrigue généralement bien tenue, une écriture ramassée. Un seul regret : la fin- qu'on se gardera de dévoiler, mais manquée. Sûrement parce que Mo Hayder a été saisie par le syndrome du toujours plus. Toujours plus impressionner ses lecteurs... Mais ça ne marche pas à tous les coups !

©Serge Bressan



*Dans Rituel, l'Anglaise
Mo Hayder retrouve son héros
Jack Caffery et le mute à Bristol*

>A lire :
Rituel, de Mo Hayder.
Traduit par Hubert Tézenas.
Presses de la Cité,
420 pages, 21 €.



PULSATILLA :

« La cellulite, c'est comme la mafia, ça n'existe pas »

Quelle réputation ! Donc, si l'on en croit le quotidien italien *La Repubblica*, Pulsatilla serait une « Bridget Jones, en plus intelligente et plus transgressive ! »

Quelle réputation alors que paraît en VF *La cellulite, c'est comme la mafia, ça n'existe pas* (un titre bien éloigné de l'original *La Ballata delle prugne seche*, c'est-à-dire « La ballade de la prune sèche »), le premier bio-roman de cette Pulsatilla, Valeria di Napoli pour l'état-civil, née en 1981 à Foggia, grande ville de la région des Pouilles et tenue « pour la banlieue de l'Albanie » par les Romains et les Milanais. En Italie, le livre a été un best-seller, plus de 100 000 exemplaires vendus ! Et l'éditeur Au Diable Vauvert est convaincu qu'en Francophonie, cette *Cellulite* version Pulsatilla sera également un succès de librairie... Parce que c'est une Bridget Jones en plus... ? Bien sûr, quelques-uns vont trouver à dire et reprocher à ce nouveau livre. Du genre : ce n'est que de la *chick lit* (cette fameuse « littérature pour poulettes » qui généralement ne vole pas bien haut), ou encore qu'une adaptation de ce qui, originellement, était un blog perso retravaillé pour faire un bouquin. Ou encore qu'on a là, dans les mains, ce que l'édition (l'industrie de la chose écrite ?) sait aujourd'hui monter à la perfection : un coup commercial ! D'autres encore vont lancer qu'il s'agit là d'un non-roman... Mais d'entrée, dans la préface à l'édition française, l'auteure précise : « Ce que vous avez entre les mains n'est pas un roman. Ce n'est pas non plus un essai. C'est un livre tout court, mais, si on veut pousser un peu la définition, disons que c'est un livre humoristique bien qu'il ne soit pas exempt d'une certaine dose de drame. Au contraire de pas mal de livres humoristiques, on y raconte des choses qui sont réellement arrivées... » Ou encore, évoquant sa nouvelle vie d'écrivaine professionnelle : « Je gagne ma croûte en écrivant et j'ai même quelques sous de plus en poche. En somme, ma

Suite page 17 .../...



Avec pour matériau de base son blog perso, Pulsatilla (une jeune Italienne de Foggia) a écrit un « bio-roman » joliment titré : La cellulite, c'est comme la mafia, ça n'existe. Autodérision et humour au programme...

L'AILLEURS

.../... Suite de la page 16

vie a changé en mieux. Naturellement, je suis toujours malheureuse mais, on le sait bien, les gens heureux n'ont jamais écrit une seule ligne »...

On dira aussi que la jeune femme a pris son pseudo de plume, Pulsatilla, en référence aux pilules homéopathiques qu'un médecin lui avait prescrites pour calmer ses angoisses. Et c'est parti, on s'accroche aux fenêtres parce que vraiment *La cellulite, c'est comme la mafia, ça n'existe pas*, parce que la prune sèche, ça se ballade !

Et ça déroule : le petit pruneau, les années zéro, Miss Make-up... Tout ça pour une fille normalement perturbée, grandie entre des parents (mère enseignante, père divorcé) d'extrême gauche cultivés et normalement incapables ; une fille boulimique puis anorexique, indigente, bref, pas vraiment gâtée jusqu'alors par l'existence.

On va même la retrouver, la vingtaine venue, dans une agence de pub où elle s'ennuie fort. C'est là qu'elle décide de mettre en mots sa mélancolie et son spleen, et ouvre son blog sur Internet. Des souvenirs d'adolescence entre pen-

sionnat, épilation laser, premières fellations et dégoût qu'elles lui provoquent...

Des réflexions sur la politique (Berlusconi), la télé (Berlusconi encore !), le Net, les garçons, la gastronomie (ou la bouffe, c'est selon !), les hommes, le shopping, les ordi(nateurs). Sans oublier bien sûr le corps : la cellulite, l'épilation, l'hydratation, la menstruation...

Et quelques digressions savoureuses sur les culottes ! « Culotte, normalement, c'est au singulier, écrit Pulsatilla. Mais, pour moi, c'est les culottes. A partir de maintenant, je les appellerai comme ça, culottes, pour les débiter. Licence poétique. Les culottes expriment bien le masochisme génétique intrinsèque de la femme théoriquement, ce devrait être une toile de coton souple pour couvrir le petit triangle du patachon. Dans la pratique, c'est un piège à rats, un instrument de torture médiéval, une idiotie inutile qui rame à contre-courant. Un truc infernal ».

Et vive l'autodérision féminine ! Cette autodérision qui fait avancer Pulsatilla, qui de légèreté et de (sou)rrire habille un non-roman...

©Serge Bressan



>A lire :
La cellulite, c'est comme la mafia, ça n'existe pas, de Pulsatilla.

Traduit par Antoine Martin.
Au Diable Vauvert,
280 pages, 17 €.

John CHEEVER : « Le ver dans la pomme »



>A lire :

Le ver dans la pomme, de John Cheever.

Traduit par Dominique Mainard.
Editions Joëlle Losfeld, 282 pages, 23 €.

Un jour en veine de confiance, le grand Philip Roth se laissa aller à un compliment : « John Cheever est un réaliste enchanté et sa voix, dans ses lumineuses nouvelles, est aussi riche et reconnaissable que les plus grandes voix de la littérature américaine d'après-guerre ». Né en 1912, mort en 1982, Cheever brille à nouveau sur les rayons des librairies avec *Un ver dans la pomme*, recueil de quinze nouvelles extraites, comme pour *Déjeuner de famille* paru en 2007, du recueil *The Stories of John Cheever* plusieurs fois réédité aux Etats-Unis. Ces soixante-quatre stories ont été sélectionnées parmi celles publiées dans *The New Yorker*, *Esquire*, *Playboy* et *The Saturday Evening Post*. On rappellera que, dès les années 1930, Cheever a été considéré comme le chef de file de l'école dite « du *New Yorker* » et qu'en Amérique du nord, il est considéré comme un écrivain culte, avec presque 200 nouvelles et cinq romans, et de nombreux prix (Pulitzer, National Book Award, National Book Critics Award,...). Cette fois encore dans *Le Ver dans la pomme*, on est en présence de personnages habités, torturés par le mal-être. Avec Cheever, surnommé « le Tchekhov des banlieues », tous les personnages cherchent quelque chose- ils sont incapables de la nommer, ils savent seulement que son absence leur est insupportable. L'auteur pointe les faux-semblants, les secrets de famille dissimulés derrière les façades ; il vise sans retenue la middle class américaine. Mais Cheever sait aussi s'éloigner de la noirceur, glisser quelques onces de légèreté- en manieur d'humour et fantaisie impeccable qu'il sait aussi être. John Updike, autre peinture de la littérature US contemporaine, y est allé aussi de son compliment : « John Cheever est le meilleur styliste de sa génération ». ©S.B.

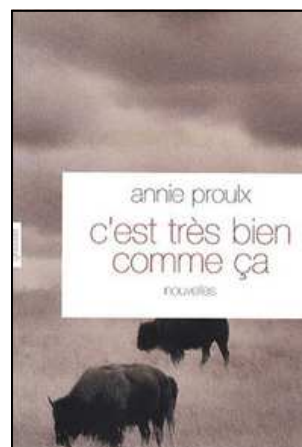
Annie PROULX: « C'est très bien comme ça »

*Avec C'est très bien comme ça,
l'Américaine Annie Proulx
nous envoie de ses nouvelles.
Très bonnes !*



Bien sûr, il y a *Brokeback Mountain* qui a inspiré un film à Ang Lee. Ou encore *Les Crimes de l'accordéon* et *Un As dans la manche*, sans oublier *Nouvelles histoires du Wyoming* paru l'an passé. Et en cœur de printemps, l'Américaine Annie Proulx nous revient en VF avec un recueil de neuf nouvelles réunies sous le joli titre générique : *C'est très bien comme ça* (*Fine Just the Way It Is*, en VO). Et une fois encore, celle que le monde de l'écriture surnomme « la cow-girl littéraire » propose en un peu plus de 300 pages sa version de l'Amérique. Une Amérique profonde, de la ruralité. C'est le grand voyage dans le Wyoming, là où Annie Proulx vit, terre où la majesté fait match incessant avec l'âpreté. Récompensée par le Pen Faulkner, le Pulitzer Prize et le National Book Award, celle qui est considérée comme un des plus grands écrivains américains est traduite dans pas moins de vingt-cinq pays et ses écrits sont comparés à ceux de Steinbeck, Faulkner et Dos Passos- rien que ça ! Et une fois encore avec *C'est très bien comme ça*, elle rappelle qu'elle sait prendre un sujet, un thème, une histoire et condenser le tout en quelques pages là où tant d'autres tâcherons de l'écriture rempliraient des pages et des pages. Chez Annie Proulx, flotte toujours une atmosphère apparemment tranquille, paisible. Ce n'est qu'apparence dans une région où la nature va de caprice en caprice... Dès lors, les habitants du Wyoming ne peuvent que constater leur impuissance- mais, généreux et fiers, ils ne s'avouent jamais vaincus. Ce que l'on retrouve dans ces nouvelles titrées *Le sens de la famille*, *Les vieilles chansons de cow-boys*, *La farce du marais* ou encore *Dans le fossé*, *les sabots en l'air*. Et puis, il y a l'écriture de cette femme, 73 ans et venue à l'écriture romanesque en 1988. Toujours tendre, magique, fine et précise- exemple : « Le silence s'étalait comme un fleuve grossi par les pluies, venait lécher le bas des murs de la pièce ». D'une Amérique mythique, Annie Proulx ne s'est jamais contentée d'en fixer quelques clichés : comme personne, elle fait vivre personnages et paysages...

©Serge Bressan

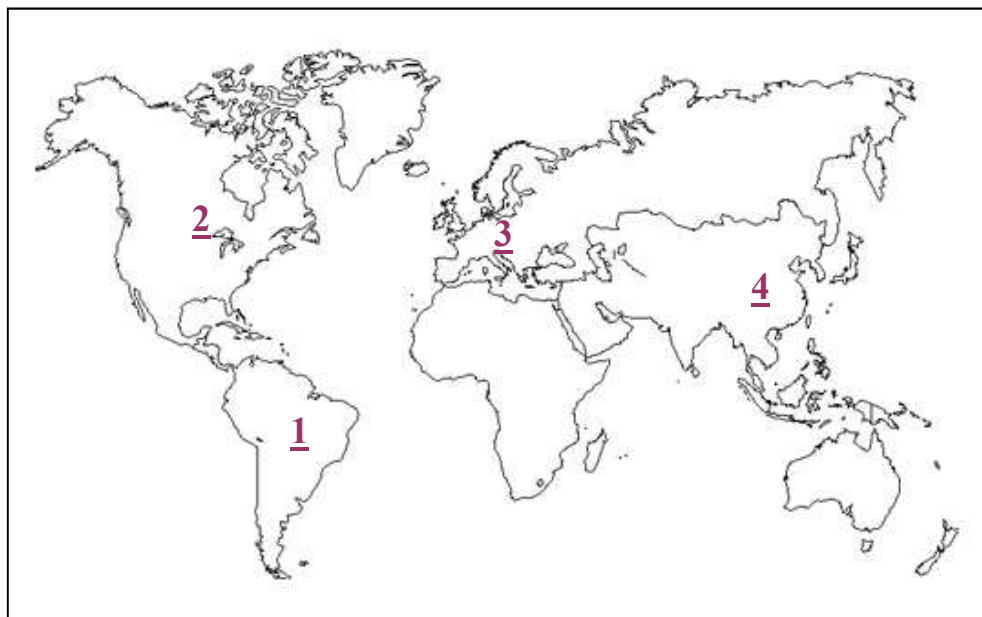


>A lire :

C'est très bien comme ça,
d'Annie Proulx.

Traduit par André Zawriew.
Grasset, 322 pages, 18,90 €.

LES LETTRES DU MONDE



1–Paulo COELHO Depuis quatorze ans, l'écrivain brésilien attendait l'adaptation ciné de son best-seller *L'alchimiste*. Pour mémoire, le roman a été vendu, dans le monde, à plus de 40 millions d'exemplaires. Mais le projet ciné était bloqué depuis de longues années en vain, Coelho avait tenté de racheter les droits à la Warner pour 2 millions de dollars (env. 1,7 million d'euros). Ces droits viennent d'être acquis pour une somme supérieure (on parle de 3 millions de dollars) par les frères Weinstein, qui ont décidé de faire du livre un gros film de divertissement déjà budgété à près de 60 millions de dollars, soit environ 50 millions d'euros...

2–Margaret B JONES Un livre-témoignage paru en mars et titré *Love and Consequences* a trompé l'Amérique ! L'auteure : Margaret B Jones, nom de plume de Margaret Seltzer, jeune femme d'origine européenne élevée dans une école privée épiscopale des quartiers chics de Los Angeles. Le livre, acheté par des millions de personnes outre-Atlantique, a été salué par *The New York Times* : « des mémoires d'une profonde humanité », et *Entertainment Weekly* : « une histoire puissante de résilience et d'amour inconditionnel ». Les lecteurs ont pleuré sur le sort de cette jeune femme... Mais récemment, la sœur de Margaret B Jones a révélé que *Love and Consequences* était entière-

ment inventé. Commentaire de l'éditeur : « On a été victime d'une grande trahison ».

3–Charlotte ROCHE C'est la sensation littéraire de ce printemps-été en Allemagne. Vendu ces trois derniers mois à plus de 500 000 exemplaires, *Feuchgebiete* (en VF : *Zones humides*) - le premier roman de Charlotte Roche, animatrice télé à la ZDF. Dans la foulée de la parution du livre, ont surgi des polémiques diverses. Réplique de l'auteure : « Marre de ces corps de femmes aseptisés, on veut du poil, de l'apostrophe, des propos cochons ». Illustration cinglante, dès la première phrase du livre : « Tant que je peux penser, j'ai des hémorroïdes ». Certains y voient un héritage d'Antonin Artaud, d'autres une allusion directe entre dans une mouvance littéraire et sociale.

4–Duong THU HUONG De passage à Lyon lors des 2^{ème} assises internationales du roman organisées par la Villa Gillet, l'auteure a rappelé que ses livres ne sont pas interdits dans son pays, le Vietnam, mais « toujours épuisés ». Celle qui, devenue « putain antiparti », fut arrêtée en avril 1991 puis détenue à une dizaine de kilomètres d'Hanoï dans une prison réservée aux « politiques ». Ces temps-ci, elle s'est lancée dans la rédaction de *Au zénith*, un texte dont le héros est un président ressemblant à Ho Chi Minh descendu de sa statue.

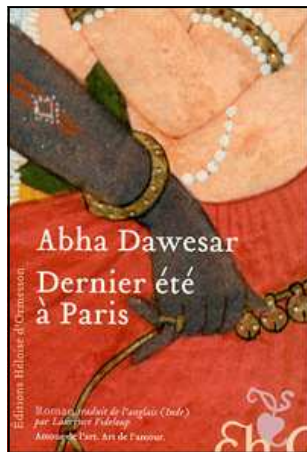


(De haut en bas)
Paulo Coelho,
Margaret B Jones,
Charlotte Roche,
Duong Thu Huong.



LE COUP DE COEUR -----

Abha DAWESAR :
« Dernier été à Paris »



>A lire :
Dernier été à Paris,
d'Abha Dawesar.
Traduit par Laurence Videloup.
Editions Héloïse d'Ormesson,
368 pages, 22 €.

Avec Dernier été à Paris, l'Indienne Abha Dawesar confirme sa réputation de « nouvelle égérie » de la scène littéraire internationale

L'an passé, elle avait ébloui la production littéraire en VF avec *Babyji*. En ce printemps avec *Dernier été à Paris*, Abha Dawesar- Indienne de 34 ans, nous revient, toujours aussi inspirée. Dans son nouveau roman, une histoire d'amour. Belle et grande. Donc, avec par ordre d'entrée : Prem Rustum, 75 ans, puis Maya. Le premier, auteur célèbre (prix Nobel de littérature), est épuisé- première phrase du roman : « Prem était fatigué. Il avait soixante-quinze ans et il était fatigué », vit reclus, surfe sur l'Internet. Où il y rencontre la seconde- romancière débutante très vibrante, un peu libertine.
Et voilà notre star de la littérature qui, contre toute attente, suit la jeune à Paris... C'est l'été, évidemment c'est

sensuel. C'est aussi le temps de la séduction. Abha Dawesar maîtrise, à tout moment, le récit de cet amour aussi improbable qu'électrisé. Aucun débordement, tout en spiritualité, en piques jamais assassines... Et aussi des références- historiques, gastronomiques, artistiques. Littéraires, encore : « Il avait maintenant des amis et des relations qui étaient aussi à l'aise avec Fitzgerald et Camus, Tolstoï et Rustum, Balzac et Boutin que lui. Il pouvait entonner ces airs merveilleux du jargon littéraire... » Au hasard de discussions, méditations et séances d'écriture, les deux amants explorent le plaisir et la créativité. Au final, une certitude : *Dernier été à Paris* est un texte magique. Qu'on se le dise !
©Serge Bressan